

Le roman tout-puissant

The Dream of the Great American Novel de Lawrence Buell,
The Belknap Press of Harvard University Press, 567 p.

Marcel Olscamp

Number 250, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Olscamp, M. (2014). Review of [Le roman tout-puissant / *The Dream of the Great American Novel* de Lawrence Buell, The Belknap Press of Harvard University Press, 567 p.] *Spirale*, (250), 53–54.

Le roman tout-puissant

PAR MARCEL OLSGAMP

THE DREAM OF THE GREAT AMERICAN NOVEL de Lawrence Buell

The Belknap Press of Harvard University Press, 567 p.

La jaquette de cet ouvrage est illustrée par deux images anciennes superposées : la première représente un paisible coucher de soleil sur la baie de Fundy, au large du Maine ; la seconde, qui en est comme l'antithèse, reproduit une gravure du XIX^e siècle montrant un groupe de pêcheurs s'apprêtant à harponner une baleine sur une mer tourmentée. Il s'agit bien sûr d'une référence implicite à *Moby Dick*, livre emblématique et parangon de « *Great American Novel* » auquel les autres aspirants au titre doivent obligatoirement se mesurer un jour ou l'autre. On peut y deviner aussi une allusion à la présence presque encombrante de cette quête « du » roman national dans l'histoire de la critique aux États-Unis. Enfin, il n'est pas interdit de voir dans cet imposant cétaqué une évocation du livre lui-même, cet ambitieux *Dream of the Great American Novel* qui embrasse la quasi-totalité du corpus romanesque américain.

Lawrence Buell décrit ici la genèse d'une idée qui hante l'histoire intellectuelle des États-Unis depuis les années 1850. Dans les milieux littéraires, la notion de « Grand Roman » national est tellement répandue qu'on l'assimile souvent à un cliché improductif dont tout chercheur qui se respecte devrait se détourner. Pourtant, le rêve du « *Great American Novel* » – ou « *GAN* », comme le surnommait affectueusement Henry James – continue de faire couler beaucoup d'encre, malgré le discrédit dans lequel on le tient parfois, peut-être parce que ce « rêve » n'est jus-

tement pas réservé aux seuls critiques patentés. Né au XIX^e siècle, ce concept un peu flou était généré par une sorte d'anxiété devant la lenteur des écrivains à produire, aux États-Unis, une voix littéraire vraiment nationale ; à l'époque, les intellectuels et le grand public avaient soif d'une légitimité culturelle qui leur permettrait de faire face aux prestiges du Vieux Continent. Ironiquement, la notion de grand roman national commence aujourd'hui à faire son chemin dans certains pays européens, en Angleterre par exemple, là où les critiques se sont longtemps moqués de cette lubie typiquement américaine. Encore ici, l'essayiste croit déceler une sourde crainte dans cette résurgence inattendue : celle que la « grandeur » du roman britannique soit chose du passé et que l'avenir du roman de langue anglaise se trouve désormais dans les fictions dites « postcoloniales ».

QUATRE SCÉNARIOS POUR UN RÊVE

L'ouvrage est divisé en cinq grandes parties d'inégale longueur. Dans les deux



premières sections, Buell s'attache à définir cet « *unkillable dream* » en retraçant la naissance, la fortune critique et l'évolution de la notion de Grand Roman américain ; ce faisant, il met au point une série de concepts opératoires qui lui permettront, dans les trois parties suivantes, de se livrer à de fascinantes « *études de cas* » regroupés en fonction de leurs affinités structurelles ou thématiques. Évidemment, avec un

champ d'étude aussi vaste, il aurait été difficile de s'en tenir à une composition plate – et inutilement – chronologique. C'est d'ailleurs ici que se trouve l'une des grandes originalités de cette étude : depuis *Uncle Tom's Cabin* (1852) jusqu'à *Beloved* (Toni Morrison, 1987) – en passant par les « classiques » de Fitzgerald, de Faulkner, de Pynchon (avec des aperçus très éclairants du côté de Jonathan Franzen et des « post-9/11 fictions »), l'auteur analyse des dizaines d'œuvres qui sont réunies en « constellations » selon leur conformité à des « scripts » (ou canevas) récurrents ; au nombre de quatre, ces scénarios « *have proven auspicious for generating GAN candidates* », c'est-à-dire qu'ils ont été utilisés à différents moments de l'histoire pour définir les critères du Grand Roman américain. Il vaut la peine de les décrire brièvement ici, puisque l'essayiste croit possible d'en tirer une

Grand Roman américain doit aussi raconter la vie d'un personnage socialement représentatif qui cherche à se transformer lui-même, avec ou sans succès, « *from obscurity to prominence* » ; on pense ici, bien sûr, à *Huckleberry Finn* ou à *The Great Gatsby*. Son intrigue doit tourner autour des grandes divisions sociales ou ethnoraciales de la société américaine (« *the romance of the divide* », selon la belle expression de l'auteur) ; voilà qui caractérise parfaitement certains textes de William Faulkner (*Absalom, Absalom!*) ou de Margaret Mitchell (*Gone with the Wind*). Enfin, le dernier scénario proposé par Buell – peut-être le plus complexe et le plus riche de possibilités – réunit des « *meganovels that assemble heterogeneous cross-sections of characters imagined as social microcosms [...] interacting in relation to epoch-defining public events or crises* ». L'auteur classe

autres parce que l'essayiste voit dans l'équipage du *Pequod* – le navire baleinier du capitaine Achab – un microcosme du Village global et une grande métaphore de la démocratie américaine.

UN MODÈLE EXPORTABLE ?

Sans avoir l'air d'y toucher – et souvent avec beaucoup d'humour –, cette étude remarquable suscite des réflexions très stimulantes, par exemple sur la tension entre synthèse et particularismes dans la recherche d'un roman emblématique de la Nation, sur l'importance des questions raciales, sur les vertus comparées du cosmopolitisme et de « *Main Street America* », etc. Ce faisant, l'auteur rétablit et justifie, de manière extrêmement convaincante, la pertinence d'une lecture géocentriste des récits à l'heure où la critique ne jure souvent que par le roman transculturel et fait preuve d'une méfiance généralisée (« *systemic distrust of the centripetal force* ») face à tout imaginaire national.

En terminant, comment ne pas penser ici à la lancinante question du livre « total », telle qu'elle s'est aussi posée au Québec depuis les années 1960 et 1970 ? Comme l'a bien montré Jean Morency dans *La littérature québécoise dans le contexte américain* (Nota Bene, 2012), la version québécoise du roman mythique « *est venue interférer avec l'ambition du texte national* » qui subsistait au Canada français depuis les origines. Plus récemment, François Ouellet, avec *Grandeurs et misères de l'écrivain national* (Nota Bene, 2014), s'est intéressé aux relations complexes entre Jacques Ferron et Victor-Lévy Beaulieu, notamment à propos de leur hantise commune du Livre fondateur. Pour relancer le débat sur de nouvelles bases, il pourrait être intéressant de mettre le corpus romanesque québécois à l'épreuve des quatre « scénarios » proposés par Lawrence Buell ; il y a fort à parier que la liste des œuvres candidates au Grand Roman définitif, ainsi sélectionnées, nous réserverait quelques surprises de taille. ⊥

« *L'auteur rétablit et justifie, de manière extrêmement convaincante, la pertinence d'une lecture géocentriste des récits à l'heure où la critique ne jure souvent que par le roman transculturel* »

sorte de théorie générale ; ces scénarios, croit-il, ne sont pas exclusifs à la littérature des États-Unis ; il faut les considérer comme une sorte de « *mediation on the works of novels as carriers and definers of evolving "national imaginaries"* ».

Pour que son appartenance au groupe select des « GAN » soit admise et reconvenue, une œuvre de fiction doit d'abord avoir très fait l'objet de nombreuses et « *memorable imitations and reinventions* » ; c'est le cas par exemple de *The Scarlet Letter*, récit capital qui fait partie de l'« *ADN littéraire* » des États-Unis. Le

dans cette dernière catégorie les grandes entreprises romanesques de John Steinbeck (*The Grapes of Wrath*) ou de Dos Passos (avec sa trilogie *U.S.A.*). Bien entendu, les frontières de ces quatre synopsis possibles ne sont pas étanches et plusieurs romans appartiennent de plein droit à deux ou trois catégories différentes. Ainsi, *Moby Dick* figure au premier chapitre parce que ce monument littéraire a depuis longtemps atteint le statut de « *cultural icon* » et parce qu'il a fait l'objet de multiples relectures et adaptations ; on le trouve aussi dans la quatrième catégorie, celle de l'hétérogénéité, entre